

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15,

RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN,

MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, etc.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

M. DE TALLEYRAND.

De nos jours il n'est pas facile de tromper longtemps. Il y a quelque un qui a plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Bonaparte, plus d'esprit que chacun des Directeurs, que chacun des Ministres passés, présents et à venir, c'est tout le monde. TALLEYRAND.

La France entrait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; la société sortie du moyen âge était arrivée à sa dernière période de dissolution; le pressentiment d'une grande crise agita tous les esprits; c'était le temps où le père de Mirabeau écrivait: "Il n'est aujourd'hui ventre de femme qui ne porte un Arvevelde ou un "Masaniello." Sous la corruption des mœurs aristocratiques la Révolution germe et mûrit comme la graine sous le fumier; elle était depuis longtemps dans les idées, avant de passer dans les lois, lorsque naquirent, à quelques années de distance, les trois hommes qui devaient être les agents les plus actifs du grand travail de rénovation qui se préparait: Mirabeau, le 9 mars 1749; Talleyrand, le 13 février 1754, et Lafayette, le 6 septembre 1757. Ces trois hommes, qui débutèrent dans la même cause, avec des caractères, des qualités et des défauts si différents, appartenaient, par leur naissance, à cette portion de la société contre laquelle le mouvement allait s'opérer. De tout temps, les aristocraties à leur déclin ont trouvé dans leur propre sein les artisans de leur ruine. De ces trois hommes, le premier a eu l'avantage de mourir au moment le plus brillant de sa carrière, au moment de passer de l'attaque à la résistance, au moment de lutter contre la révolution qu'il avait déchaînée, pour la dompter ou être dévoré, ou bien, ce qui est pis encore, usé par elle. Qu'on se figure Mirabeau conseiller d'Etat et chambellan de l'empereur, ou vieux pair de France sous la Restauration, essayant peut-être de restaurer, d'une voix cassée et débile, les mêmes choses qu'il renversait jadis de sa voix tonnante; plus heureux, Mirabeau est mort dans tout l'éclat de sa popularité révolutionnaire; il n'est resté de lui qu'une vaste renommée d'éloquence et de génie aux rayons de laquelle pâlit et s'efface le souvenir de ses vices comme les taches du soleil se perdent dans sa lumière.

Il n'a point été donné à Talleyrand et à Lafayette de disparaître ainsi au milieu de leur premier, de leur plus beau triomphe. Le jeune prélat et le jeune général, qu'on avait vus, le 14 juillet 1790, debout sur un autel au Champ-de-Mars, recevant et prêtant le serment civique, inaugurer, la Révolution au bruit des tambours et des trompettes, aux applaudissements frénétiques de trois cent mille hommes, ont survécu près d'un demi-siècle à ce jour fameux d'enthousiasme et d'espérance, et, au milieu des crises qui l'ont suivi, ils ont été jetés par leur caractère et leurs idées dans des routes différentes. J'ai déjà raconté la longue et honorable existence de Lafayette, en le montrant quelquefois inférieur à sa situation, mauvais juge du vrai et du possible, impuissant à réaliser des intentions toujours bonnes et désintéressées quant au but, mais vagues et indéfinies ou même nuisibles au but quant aux moyens; j'ai rendu constamment hommage à sa moralité privée, à sa loyauté politique, à son amour sincère et pur du droit, de la patrie et de l'humanité, en un mot, aux sentiments nobles et généreux qui l'animent toujours.

La physionomie du prince de Talleyrand se présente sous un autre aspect. C'est l'habileté qui brille ici, mais parfois aux dépens de l'honnêteté. Cette grande existence de sceptique, d'expression et reflet de la perturbation morale qu'engendre dans tous les temps et dans tous les pays une longue suite de commotions révolutionnaires, offre matière à des appréciations plus ou moins rigoureuses, suivant qu'on l'envisage au point de vue d'une stricte et absolue moralité, ou qu'on la juge en tenant compte des causes premières ou secondaires qui ont influé sur sa direction, des circonstances au milieu desquelles elle s'est produite, et des résultats auxquels elle a concouru.

En présence d'une telle vie, si mélangée de bien et de mal, si pleine d'événements variés, si étroitement liée à l'histoire des agitations et des bouleversements de la France et de l'Europe, depuis cinquante ans, rien de plus difficile qu'une équitable répartition de louange et de blâme, — Sans avoir la prétention d'obtenir ce résultat, ni d'enfermer dans les bornes étroites d'une notice biographique tout ce que l'on peut dire sur ce caractère politique si compliqué, ni de résoudre plusieurs questions de fait restées douteuses, et que l'avenir seul éclaircira, je m'efforcerai du moins d'offrir au lecteur un résumé fidèle de la partie historique d'une vie qui a déjà trouvé ses romanciers dans les faiseurs de mémoires apocryphes.

Charles-Maurice Talleyrand de Périgord naquit à Paris, d'une des plus illustres familles de France. Cette famille, originaire de la province dont elle porte le nom, remonte presque au ber-

ceau de la monarchie. Aux moyen âge, les Périgord étaient de petits souverains qui faisaient la guerre aux rois, et portaient dans leur écusson cette fière devise: Ré que Dieu! (rien que Dieu). On dit même qu'une Périgord fut mariée à l'arrière-grand-père de Henri IV. La branche aînée de cette famille était déjà éteinte avant la Révolution; la branche cadette s'était subdivisée en deux branches, dont la première est représentée aujourd'hui par les princes de Calais, et la seconde, celle de M. de Talleyrand, par le petit-fils de son frère le duc Archambaud de Périgord.

Bien qu'il fût l'aîné de sa branche, le jeune Charles-Maurice eut, on ne sait trop pourquoi, une enfance assez négligée; abandonné dans un faubourg de Paris aux soins mercenaires d'une nourrice, il fit à l'âge d'un an une chute qui le rendit boiteux et décida de sa vie; car cet accident parut à sa famille un motif suffisant pour le déshériter de ses droits et de son sang de fils aîné, transmis à son frère Archambaud, beaucoup mieux traité par la nature au physique qu'au moral, et le condamner, malgré ses répugnances, à l'état ecclésiastique, destination obligée des cadets de grande maison.

Dans ce but on le fit passer de chez sa nourrice au collège d'Harcourt, du collège d'Harcourt au séminaire de Saint-Sulpice, et de Saint-Sulpice à la Sorbonne, sans qu'il lui eût été permis, et il en garda toujours le souvenir, sans qu'il lui eût été permis de coucher une seule fois depuis sa naissance sous le toit paternel.

Je ne parlerai point ici de toutes les fredaines précoces qu'on lui attribue durant ses années de séminaire et antérieurement à son entrée dans le monde; on dit qu'il aimait à en raconter lui-même quelques-unes, en témoignage de l'aveuglement qu'il eut toujours pour la profession qu'on lui imposait, et que les papiers qu'il a laissés pour n'être publiés que trente ans après sa mort ne sont pas exclusivement consacrés aux questions de haute politique; mais ces confessions, si elles existent, n'auront sans doute rien de commun avec cet immonde salmigondis d'obscénités et de noirceurs racontées par une prétendue comtesse en style de cuisinière, que des spéculateurs éhontés offrent à un public imbécile sous le titre de Mémoires tirés des papiers de M. de Talleyrand (1).

Le pensionnaire de Saint-Sulpice et de la Sorbonne ne fut pas seulement un écolier dissipé ce fut un jeune homme réfléchi et travailleur.

"Livré à lui-même, dit M. Mignet dans un éloge auquel je ferai quelques emprunts, livré à lui-même, pendant son enfance et sa jeunesse, il se forma seul. Il réfléchit de bonne heure et apprit à concentrer des sentiments qu'il ne pouvait pas exprimer et répandre. M. de Talleyrand était né avec des qualités rares. L'éducation qu'il reçut à Saint-Sulpice et à la Sorbonne en ajouta d'autres à celles qu'il tenait de la nature, et dont quelques-unes prirent même une autre direction. Il était intelligent, il devint instruit; il était hardi, il devint réservé; il était ardent, il devint contenu; il était fort, il devint adroit. L'ambition qu'il aurait eue partout, et qui, inséparable de ses grandes facultés, n'était en quelque sorte que leur exercice, emprunta aux habitudes de l'église sa lenteur et ses moyens. C'est à cette grande école que M. de Talleyrand s'instruisit dans l'art de pénétrer les hommes, de juger les circonstances, de saisir les à-propos, de s'aider du temps sans le devancer, de se servir des volontés sans les contraindre."

Ordonné prêtre à la fin du règne de Louis XV, il entra dans le monde sous le nom d'abbé de Périgord, à une époque où le haut clergé, envahi lui-même par la contagion des idées nouvelles et la corruption des vieilles mœurs, ne se distinguait plus guère que par l'habit de la société au sein de laquelle il vivait. Lafayette enfant, présenté pour la première fois à Louis XV, se souvint toujours qu'il avait trouvé le roi de France et de Navarre, le fils aîné de l'église, assis à table entre un évêque et une prostituée. A quelque temps de là on vit un vieux philosophe, dont la vie s'était passée à combattre les prêtres et les rois, entouré des hommages d'une cour éperdue, donner audience à un jeune abbé qui venait lui demander sa bénédiction. Ce vieux philosophe, c'était Voltaire; ce jeune abbé, c'était l'abbé de Périgord.

Les deux faits que je viens de citer, et qui sont une assez fidèle image de l'état intellectuel et moral du haut clergé avant la Révolution, suffisent déjà pour indiquer qu'enrôlé malgré lui dans le sacerdoce M. de Talleyrand n'y portera point des vertus dont il n'a pas la vocation et dont l'opinion n'impose plus même l'apparence. Mécontent de sa position, vicieux et ambitieux dans un temps où le vice, loin d'être un obstacle est souvent un titre à la faveur, il aura tous les défauts d'un mauvais sujet de bonne maison; mais comme il est habile et doué d'un coup d'œil pénétrant, comme il sent que cette société gangrenée touche à sa fin, et que le moment approche où, pour parvenir, il faudra à un homme

(1) Il existe un autre ouvrage en quatre volumes intitulé: Monsieur de Talleyrand, qui, bien qu'entaché d'une foule de récits plus ou moins scandaleux qui sentent l'invention, laisse entrevoir dans certaines parties plus sérieuses que l'auteur est un homme qui connaît assez bien son sujet, et qui a au moins écouté aux portes.

autre chose qu'un nom, une jolie figure, de l'esprit et des manières, tout en acceptant du présent ce qui convient à ses instincts d'aristocratie et de plaisir, il se mettra par ses idées en mesure avec l'avenir; il sera philosophe, économiste, apôtre de la liberté, de l'égalité, et se préparera par l'étude des hommes et des affaires à jouer son rôle de destructeur quand le temps sera venu.

Tel fut en effet cet Alcibiade en rabat, débutant dans le monde avec l'ardeur d'un jeune homme et l'expérience d'un vieillard, faisant marcher du même pas la galanterie, le jeu, les petits soupers, la philosophie, les affaires et les intrigues politiques; affilié à la secte des économistes, brillant parmi les héros de boudoir, préneur des idées anglo-américaines, et prôné par les femmes, consulté par les financiers, mêlé à tous les tripotages ministériels, passant avec son esprit et sa plume de Necker à Calonne, de Calonne à Brienne, de Brienne à Necker; joignant à tous les avantages extérieurs qui séduisent la malignité qui se fait craindre et le sang-froid qui se fait respecter.

Laclos, un des familiers du Palais-Royal, dont M. de Talleyrand fut longtemps un des copistes, nous l'a peint quelques années plus tard, en 1789, sous le pseudonyme caractéristique d'Amène, dans un portrait flatté, mais curieux, qui commence par ces mots: "Amène à ces formes enchanteresses qui embellissent même la vertu... (ce même la vertu vaut de l'or). Le premier instrument de ses succès est un excellent esprit; jugeant les hommes avec indulgence, les événements avec sang-froid, il a cette modération, le vrai caractère du sage... Puis vient un passage prophétique qui vaut la peine d'être noté: "Amène ne songe pas à élever en un jour l'édifice d'une grande réputation; mais il arrivera à tout parce qu'il saisira les occasions qui s'offrent en foule à celui qui ne violente pas la fortune."

Ceci représente M. de Talleyrand vu par son côté attractif; mais la première impression qu'il produisit alors n'était pas toujours favorable, si j'en juge par un portrait du même temps, tracé par le gouverneur Morris, cet homme d'état américain, dont j'ai déjà eu occasion de parler, qui nous a laissé un livre fort curieux où il consignait ses impressions de chaque jour sur les hommes et les choses de la Révolution à laquelle il assistait en spectateur désintéressé, spirituel et attentif; je prends dans son Mémorial ce passage: "A dix heures, je vais souper chez Mme. de F... L'évêque d'Autun (Talleyrand) passe la soirée avec nous; c'est l'ami intime de Mme de F... Cet homme me paraît fin, froid, rusé, ambitieux et méchant. Je ne sais pourquoi mon esprit tire de ce personnage des conclusions aussi désavantageuses; mais c'est comme cela et je ne saurais qu'y faire."

Le mot méchant est de trop dans ce portrait. M. de Talleyrand ne fut jamais méchant; incapable d'aller en amitié jusqu'au dévouement et à l'abnégation, il n'était guère plus capable de haine, et il ne se vengea jamais de ses ennemis que par de bons mots; Morris lui-même, en plusieurs endroits de son livre, mitige beaucoup ce jugement à première vue, dans lequel un peu de jalousie entrait peut-être pour quelque chose; car la dame qu'il nomme du reste en toutes lettres était fort de son goût, et la qualité d'ami intime qu'il souligne devenait dès lors un assez mauvais titre à sa bienveillance.

Le désir de donner une idée de la manière dont M. de Talleyrand débuta dans le monde nous a jeté un peu en dehors et en avant de notre récit; nous allons y revenir pour ne le plus quitter. L'abbé de Périgord avait à peine vingt-six ans lorsqu'il dut à sa naissance, à ses succès de salon, et sans doute aussi à la bonne opinion qu'il avait su donner de la maturité de son esprit, d'être appelé en 1780 au poste important d'agent général du clergé de France. Le clergé était alors un Etat dans l'Etat; il possédait des biens immenses, un revenu presque égal au quart des revenus de l'Etat; il s'imposait et se gouvernait lui-même, et avait pour intendants ou ministres deux agents généraux renouvelés tous les cinq ans, qui lui rendaient compte de la situation de ses affaires et de leur gestion dans des assemblées générales tenues également tous les cinq ans. L'abbé de Périgord acquit et développa dans ces importantes fonctions une grande capacité en matière de finances, et des notions sur les ressources de l'église, dont nous allons bientôt lui voir faire un usage auquel l'église ne s'attendait sans doute pas quand elle l'accepta pour agent général.

On sait que le désordre toujours croissant des finances de l'Etat, désordre avant-coureur de la Révolution, était alors l'objet de la préoccupation de tous les esprits. Les fonctions remplies par l'abbé de Périgord, ses liaisons avec les principaux financiers du temps, ces goûts de spéculation et d'agiotage qu'on lui reprochait déjà, et qui plus tard influèrent souvent d'une manière si désavantageuse sur sa réputation; tout cela avait contribué à tourner ses idées du côté où se tournaient les idées du temps. Intimement lié alors avec Mirabeau par une communauté d'ambition et de vues politiques, de besoins d'argent et d'amour des plaisirs, tous deux prirent ensemble une part active à cette guerre de projets et de contre-projets financiers qui fut la

grande affaire des dernières années de l'ancien régime. Cependant la plaie s'empara de jour en jour au milieu des théories des économistes et des programmes pompeux des agioteurs et des charlatans. Chaque ministre, en se retirant après avoir promis monts et merveilles, laissait à son successeur un fardeau plus lourd, un déficit plus effrayant; l'impuissance des palliatifs une fois bien démontrée, la question révolutionnaire surgit derrière la question de finances et ne tarda pas à l'absorber. Il fallut convoquer les états généraux et mettre en présence les trois ordres.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Paris, séance du 7 juin.

Comme l'artillerie, la boussole, la presse typographique, le télescope et la machine à vapeur, la pile électrique est un de ces outils merveilleux que la civilisation met en œuvre l'un après l'autre, pour élargir le cercle de l'activité humaine, perfectionner les conditions de la vie sociale et renouveler le monde.

Mais, entre les grandes inventions que nous venons de rappeler, la pile électrique se distingue par un admirable caractère; c'est la diversité, on pourrait dire l'universalité de ses fonctions. Faire du feu, c'est-à-dire produire artificiellement la chaleur et la lumière, développer des forces motrices, décomposer les corps en leurs éléments, exciter au sein des êtres organisés ces mouvements par lesquels se révèle l'action vitale, n'est-ce pas à peu près à cela que se réduit notre activité industrielle? Eh bien! la pile électrique fait tout cela, et ses fonctions si diverses, elle les accomplit avec une facilité, une souplesse, une énergie singulières.

Faites circuler dans des conditions convenables l'électricité qui fournit la pile, et voici les effets que vous obtenez à votre gré:

Une flamme apparaît, dont l'éclat, la constance et la pureté effacent toutes les autres lumières artificielles, flamme rivale du soleil même, et que les physiciens ont nommée lumière sidérale;

Une chaleur se dégage, qui fond les métaux les plus réfractaires, et auprès de laquelle les gigantesques fournaises des forges ne sont que des feux de paille.

Une force motrice se développe, capable de supporter les plus lourds fardeaux, d'animer les machines et de transporter au loin son effort avec une vitesse incalculable.

Une action chimique prend naissance, qui pénètre les substances dans leur composition intime, sépare les éléments associés, et vient les apporter un à un dans les récipients préparés pour l'analyse.

Une influence physiologique s'exerce sur les tissus organiques qui lui sont livrés, reproduisant en eux ces ébranlements intimes que l'innervation excite d'ordinaire, mettant en jeu les organes, éveillant les fonctions, galvanisant, comme on dit, les cadavres, stimulant enfin les phénomènes auxquels se reconnaît la vie.

Foyer de chaleur et de lumière, réservoir de forces motrices, sources d'actions chimiques et physiologiques, la pile touche donc par les points essentiels à toutes les spéculations de la physique, comme à toutes ses applications industrielles. Aussi, depuis un demi-siècle, savants et industriels se pressent-ils autour de cette cuve qui recèle tant de forces précieuses. Du milieu du groupe, on voit sortir de temps à autre un inventeur, et chaque fois la science inscrit une grande découverte, ou l'industrie réalise un immense progrès.

Un jour, par exemple, on s'avise de soumettre la potasse à l'action de la pile, et voilà la potasse qui se décompose; bientôt les autres alcalis se dédoublent également, toutes les substances viennent tour-à-tour subir l'épreuve décisive, des métaux inconnus apparaissent, la liste des corps simples est rectifiée, le système de la chimie minérale se constitue définitivement, et, s'il était permis d'apprécier l'importance de cette révolution par un grossier calcul, on pourrait dire qu'en faisant trois parts des influences auxquelles est due la chimie moderne, la première appartient à Lavoisier, la seconde aux successeurs de ce grand homme, la troisième à l'emploi de la pile électrique.

Un autre jour, c'est un physicien qui approche l'aiguille aimantée du courant de la pile, et la physique fait un pas immense; s'empare d'un nouveau domaine, explique enfin la propriété jusque-là si mystérieuse de la boussole, biffe d'un trait un des cinq grands chapitres qui la constituaient, et, faisant rentrer les phénomènes magnétiques dans la théorie de l'électricité, commence à entrevoir l'unité spéculative vers laquelle elle aspire.

Ce que la pile a déjà fait deux fois pour la science, elle commence à le faire aussi pour l'industrie, et nous la voyons aujourd'hui sortir des laboratoires pour pénétrer dans les ateliers en y apportant ses admirables ressources. Qu'est-ce, en effet, que cet art nouveau de l'étamage électrique et de la galvanoplastie, par lequel les métaux, dégagés de leurs dissolutions, se déposent sur les surfaces qu'on leur présente, pour y former des couches adhérentes ou des moules rigoureusement exacts; qu'admirable qui purge les ateliers des vapeurs meurtrières du mercure,

qui fournit au peuple une argenterie à son usage, à l'économie domestique des ustensiles salubres, à toutes les industries des outils inoxydables, aux beaux-arts des procédés nouveaux, qui soulage la misère et raffine le luxe? Et ces fils télégraphiques qui déjà courent la surface des continents, ces nerfs métalliques qui font circuler la vie sociale dans l'humanité aussi vite que la vie organique circule dans les êtres animés... qu'est-ce que cela, sinon des applications directes de la pile électrique.

Mais ce ne sont encore là que des essais par lesquels le nouvel instrument se prépare et se met, pour ainsi dire, en haleine avant d'entrer dans cette voie d'applications industrielles qui s'ouvre devant lui. Les fanalons électriques qui ont déjà paru sur quelques-unes de nos places ne semblent-ils pas annoncer la réalisation prochaine d'un mode d'éclairage supérieur à tous ceux qu'on a imaginés jusqu'ici? Les ingénieurs civils et militaires qui se servent de la pile pour faire jouer la mine vous diront que leurs essais doivent se résoudre en un procédé rigoureux également utile aux arts de la paix et à ceux de la guerre. La décomposition des minéraux par l'électricité ne peut manquer de renouveler entièrement l'industrie métallurgique. On peut voir dans tous les cabinets de physique ces roues que l'électricité fait tourner avec une vitesse de deux ou trois cents tours par minute: demain peut-être ces curieux modèles seront exécutés en grand et travailleront dans les ateliers, sur les navires, sur les chemins de fer, et l'on aura dès-lors réalisé l'utopie de la mécanique: un moteur léger et puissant tout à la fois. La physiologie, à son tour, prétend se servir de la pile, et il arrivera peut-être un moment où cette lampe, ce fourneau, cette mèche d'artillerie, ce moteur, ce télégraphe, cet alambic, se transformera encore en un instrument approprié aux usages de l'agriculture et de la médecine.

De toutes les inventions modernes, celle de la pile est donc la plus féconde, et il est facile d'en comprendre la raison. En effet, considérez chacune des grandes inventions auxquelles nous comparons celle-ci: la presse typographique est une simple combinaison mécanique comme le métier à la Jacquart, le mul-Jenny et tant d'autres ingénieux appareils: la boussole résulte de l'observation d'un fait isolé; la poudre, la vapeur, n'offrent qu'une application toute spéciale des forces chimiques ou physiques et la théorie de nos lunettes les plus parfaites est bien loin de comprendre tous les principes de l'optique. La machine de Papin, par exemple est animée par ce grand agent naturel qu'on nomme le calorique, mais elle ne résume pas en elle toutes les propriétés de cet agent; elle n'est qu'un des instruments si nombreux et si variés qui relèvent du même principe.— Ici, c'est tout autre chose; c'est un agent physique égal au calorique par le nombre et la grandeur de ses attributs, c'est l'électricité qui, s'enfermant tout entière dans la pile, y manifeste à la fois tous ses effets et s'offre, en quelque sorte, à servir de factotum à l'industrie moderne. Comme Protée, ce bourru bienfaisant de la fable, l'électricité a effrayé d'abord l'enfance de l'humanité en déployant devant elle les prestiges les plus bizarres; mais, vaincu par l'ascendant du génie, l'agent rebelle dépouillé aujourd'hui de son appareil, et tandis que d'un geste la science fait taire la colère bruyante des nuées, la foudre, circulant en silence dans les chemins que nous lui traçons, se fait la messagère qui porte nos dépêches, et l'éclair consent à veiller comme une lampe fidèle sur la nuit de nos cités.

Si de ces admirables résultats on ramène son attention sur l'instrument qui les produit, on est frappé de l'impuissance où sont encore les physiciens pour en expliquer la théorie. Après les travaux de Galvani, de Volta, de Wollaston et de tant d'autres observateurs, on en est à se demander quelles sont les circonstances essentielles qui concourent à la production du courant galvanique, et quelle part on doit attribuer à chacune d'elles. L'action de la pile résulte-t-elle d'une cause unique résidant, comme le pensait Volta, dans le pouvoir électro-moteur des métaux en contact, ou, comme l'a dit plus tard Wollaston, dans l'ébranlement moléculaire des corps qui s'unissent chimiquement? Si, comme cela est probable, ces deux causes agissent à la fois, quelles lois régissent le concert ou la lutte qui produit leur résultante? Cette dernière question n'est pas encore résolue, et au milieu des expériences si nombreuses auxquelles elle a donné lieu, on chercherait en vain un fait précis, constant, solidement établi.

Cependant un jeune physicien vient de réussir, nous avons tout lieu de le croire, à mettre en évidence une des causes essentielles du phénomène en la dégageant de toutes les circonstances qui la dissimulaient. A la suite d'expériences nombreuses, délicates et très habilement analysées, M. Ledeu nous apprend que l'électricité de tension développée sur les éléments métalliques d'un couple est toujours la même, quelle que soit la direction qu'affecte le courant total.

Pour faire comprendre à la fois les circonstances qui avaient induit les physiciens en erreur et les procédés par lesquels l'auteur a dégagé la vérité, il suffit de rapporter une seule